Enfin le dernier texte sur le kibboutz, montre que Buber avait pensé et fait travaillé ses étudiants sur les conditions pratiques d'une vie en communauté, et ce « non-échec remarquable » voulait sans doute éviter de dire la réussite d'un modèle dont l'avenir dira pourquoi il fut éphémère. Reste alors le combat d'une vie pour « la croissance d'une communauté nationale nouvelle et transformée » (p. 143-144).

*

Ces textes, fort bien traduits par Gaël Cheptou, parleront non seulement à ceux que l'histoire des idées du XX^e siècle intéresse, à ceux qui savent que cette génération de penseurs juifs de langue allemande a encore à nous parler, mais aussi à tous ceux qui veulent essayer de penser une nouvelle forme de rapports sociaux, communautaires, qui deviendra indispensable dans la période de mondialisation que nous connaissons et de l'atomisation qui en résulte.

Dominique Bourel
Directeur de recherche émérite au CNRS
Centre Roland Mousnier (Sorbonne)

Ancienne et nouvelle communauté [1901]

Quand, au milieu d'hommes engourdis dans le confort, apparaît une chose nouvelle grosse d'avenir, d'une espèce qui leur est inconnue, pour laquelle ils n'ont ni nom ni étiquette et qui, en regard de ce qu'ils appellent la « vie », se présente comme la vraie vie dans toute sa puissance et sa beauté, leur méfiance hostile s'exprime généralement par la question : quelle est la finalité de tout cela ? Et bien souvent le nouveau, s'il veut rendre raison, ne peut rien répondre à cette question. C'est que le pouvoir créateur qui enfante des mondes nouveaux est incapable de comprendre les vieilles finalités et le vieux langage utilitaire, car il porte en lui quelque chose qui veut dépasser toutes les finalités. S'il répond tout de même à cette question, il dira ce que peut dire aussi l'art le plus haut : sa finalité, c'est lui-même et c'est la vie. Et c'est là notre réponse à la question que beaucoup se posent : Quelle est la finalité de la « Nouvelle Communauté » ? Elle-même et la vie.

La « Nouvelle Communauté » a la commu-

nauté pour finalité[1]. C'est-à-dire la réciprocité vivante entre des hommes ayant réalisé leur humanité intégrale, un rapport dans lequel le fait de donner et de recevoir sont un même acte bienheureux[2], car ils ne sont, au fond, qu'un et qu'un seul mouvement, l'un considéré du point de vue ce qui meut et l'autre du point de vue de ce qui est mû. La communauté, c'est le fait que des hommes mûrs, qui se sont incorporé la silencieuse plénitude, sentent qu'ils ne peuvent se développer, ne peuvent vivre autrement qu'en devenant eux-mêmes un élément de ce flux du don et du dévouement créateur; c'est le fait qu'ils en viennent à s'unir et à se laisser entourer les mains d'un même lien – au nom d'une *plus grande* liberté. Voilà la communauté, voilà ce que nous voulons.

1. Le manuscrit comporte entre parenthèses une version alternative du même passage : « La Nouvelle Communauté a pour finalité elle-même, c'est-à-dire la communauté, à savoir une nouvelle espèce de communauté. Ce qui la distingue des anciennes communautés, qui avaient pour finalité l'utilité pour un groupe, ou alors Dieu, c'est-à-dire l'utilité pour un groupe après la mort. »

2. La version suivante de cette phrase a été supprimée dans le manuscrit : «... les actes de donner et de recevoir, devenus vie, tous deux également bienheureux, car ils ne sont qu'un et qu'un seul mouvement. »

Et la « Nouvelle Communauté » a la vie pour finalité. Non pas telle ou telle vie, dominée par une limitation fondamentalement injustifiée, mais *la* vie. La vie libérée de toutes les limites et de tous les concepts, car les concepts sont d'étranges échasses destinées aux hommes qui trouvent la terre trop rude et trop sauvage pour leurs pieds. Mais celui qui est parvenu à prendre appui sur la vie même, celui qui a appris à parler la langue de l'*action*, celui-là célèbre en riant sa libération des rigidités aliénantes de la pensée et – après une longue séparation – la réunion de ses forces en une unité vitale. Car, dans l'individu aussi, on trouve une communauté et une harmonie de contraires existant les uns à côté des autres.

Pour nous autres, cependant, qui voulons créer une communauté et élever la vie vers une plus haute région, la communauté et la vie ne font qu'*un*. Cette communauté, telle que nous la concevons, n'est que l'expression d'une surabondante nostalgie pour la vie pleine et entière ; la vie de toutes choses vient de communautés et aspire à des communautés. La communauté est embouchure et source de la vie. Il n'y a que dans la communauté que nous pouvons manifester pleinement le sertiment que nous possédons de notre vie et qui nous montre la parenté et la communauté de toute la vie cosmique ; et, dans

une communauté pure, nous ne pouvons rien produire qui n'augmente la force, le sens et la valeur de la vie. La vie et la communauté sont les deux faces d'un même être, et il nous revient d'abord en propre de les recevoir et de les donner sans aucun calcul : la vie au nom de la vie, la communauté au nom de la communauté.

Cela nous distingue des deux formes prises par l'ancienne communauté, la forme économique et la forme religieuse. La communauté économique – qu'elle se nomme *gens*, corporation ou confrérie – ne cherche que l'utilité de la communauté ; même si d'aucuns sont mus par des idées de développement, le groupe ne veut rien d'autre que l'utilité. La secte veut le dieu de la secte : Dieu peut bien représenter pour certains le sens du monde et l'idéal éternel, il n'a d'importance pour la secte que comme utilité après la mort. Toutes les anciennes communautés sont soumises au but utilitaire ; toutes les anciennes communautés veulent seulement être une vague dans le fleuve de l'humanité qu'entraîne le but utilitaire. Nous aimons encore mieux nous précipiter, comme un beau et sauvage torrent de montagne se précipite dans la vallée, et dissiper notre force, plutôt que de nous laisser entraîner et de nous *servir* de notre force. Nous avons vu que l'action des hommes était dominée par l'utilité, de même que leur morale – laquelle, en voulant maîtriser les instincts d'affirmation de soi, proclame que *les autres* ont une utilité hors de laquelle il n'y a point de salut – et toutes les normes de leur société. Et nous avons pris conscience que tout ce qui est fort et révolutionnaire, tout ce qui, jusqu'à présent, a éveillé des semences nouvelles et fait surgir de la pierre le feu du soleil, ne cherchait point à utiliser, mais à créer quelque chose, et ne pensait point à l'utilité de l'œuvre, mais à sa beauté. Et s'il en est sorti quelque chose d'utile, c'était comme lorsque des jus médicinaux sont extraits des beaux fruits d'une plante ; était-ce là ce que voulait la plante quand elle fit affluer sa force et son amour pour atteindre la perfection de sa nature ? Nous avons reconnu que tout ce qui est vivant et qui forme un tout se situe au-delà de l'utilité, et que tout ce qui est petit et inerte résulte d'une finalité et d'une volonté utilitaires ; et nous autres qui aimons la vie, nous sommes envahis de dégoût et de nostalgie. De là est venu notre désir de nous bâtir un monde qui serait délivré de l'utilité. Et quand on vient vers nous avec la bonne vieille maxime : « Il n'est pas possible de transformer la nature humaine », nous pouvons nous en moquer et continuer notre chemin, car quand bien même cette maxime serait « vraie », c'est-à-dire valable pour le passé, elle n'aurait sur notre action aussi peu d'influence que toutes les autres

abstractions issues des événements antérieurs ; de tout temps, les nouveaux commencements ont éveillé des abstractions démoralisantes et, quand est venu le temps de l'action, ils les ont réfutées et anéanties. Mais, de la même façon, quand on vient vers nous avec le sage précepte : « Tout ce qui est humain est né primitivement de l'utilité », nous pouvons sans crainte nous en moquer, comme d'ailleurs de toutes les théories, car même si ce précepte était vrai (il ne l'est point), ce qui compte pour nous, ce n'est pas l'origine mais la destination. Nous tirons notre vérité et notre force non pas de l'origine, mais seulement de la destination.

Le fait que nous ne faisons aucun cas des formules et des théories est un autre point qui nous distingue de ces anciennes communautés. Celles-ci ont été réunies par la force d'une parole qu'elles ont rapidement figée en dogme ou d'une opinion qui, en leur sein, s'est très vite transformée en loi impérative. Nous autres, en ce qui nous concerne, nous nous réunissons en vertu d'une nécessité vitale qui s'impose à certains hommes de notre temps, et la diversité de nos opinions nous est aussi précieuse que la diversité des couleurs et des formes dans les choses. Elles développaient, donc, une contrainte dans la communauté ; nous développons, quant à nous, la plus haute liberté dans la communauté. Nous ne

voulons aucune autre certitude commune que celle qui est la plus bienheureuse de toutes : la certitude de l'œuvre. Nous ne voulons aucune autre vérité que celle que renferme le mot de Goethe : « Seul ce qui est fécond est vrai. » Nous nous situons dans la vie même, c'est-à-dire que nous nous situons au-delà du dogme affirmatif ou négatif, au-delà de la parole de foi qui est mensonge à l'égard de la vie. À la place du dogme, nous mettons la révélation personnelle donnant sens à la vie de chacun ; laquelle révélation contient plus de vérité que le dogme parce qu'elle est vécue *une bonne fois*, au contraire du dogme qui, lui, ne l'est jamais. À la place de la parole de foi et de la parole de science, nous mettons la parole artistique qui révèle l'être du monde dans toute son infinité – alors que les paroles de foi et de science ne sont que la transcription d'une petite partie du monde. Toutefois, précisément en raison du fait que nous ne sommes pas liés par une position commune, mais par une expérience vécue commune, et que cette expérience vécue se fait jour dans un grand nombre d'hommes de notre époque, ils sont nombreux ceux que nous n'avons jamais vus, qui n'en savent pas plus sur nous que nous sur eux, et qui pourtant sont plus profondément et plus entièrement avec nous que certains hommes que nous voyons chaque jour – et cela bien que ceux-ci partagent nos idées sur

tel ou tel point et que ceux-là aient d'autres horizons et d'autres pensées. Cette expérience singulière et décisive est celle que décrit Gustav Landauer dans les mots suivants : « Ce n'est que lorsque nous nous séparons radicalement, lorsque nous plongeons au plus profond de nous-mêmes en tant qu'individus, que nous trouvons finalement, au cœur le plus intime de notre être le plus caché, la communauté la plus ancienne et la plus universelle : avec l'espèce humaine et avec l'univers[3]. » Notre nouvelle union n'est rien d'autre qu'une expression vivante du sentiment que nous avons de cette communauté, la plus universelle de toutes. Notre vie se consumait dans la lutte et le doute ; dans les moments de calme et de solitude, tous nos efforts nous apparaissaient complètement dénués de sens et aucun pont ne nous semblait pouvoir relier notre existence au grand « Tu » que nous sentions s'étendre tout autour de nous jusque dans l'ombre infinie. C'est alors qu'advint cette expérience, telle une célébration de noces secrète : nous étions enfin libérés de toutes les barrières et avions trouvé le sens indicible de la vie. C'est sur la base de telles expériences vécues par quelques individus que se forme une nouvelle communauté, expériences

3. *N.d.t.* G. Landauer, *La communauté par la séparation* (trad. de Jean-Pierre Laffitte, in : *Discontinuité*, n° 27, 2007, p. 109, légèrement modifiée).

dont elle est le fruit et la manifestation concrète. Cette expérience, beaucoup d'autres hommes l'ont vécue ; et ils furent nombreux aussi, ceux qui, dans des moments sacrés où ils ressentaient une affinité élective et une bienheureuse communion avec toutes les choses dans le temps et l'espace, se sont portés les uns vers les autres pour former une cristallisation ponctuelle, une brève fête collective. Certains, toutefois, voulaient vivre l'idéal : l'épanouissement de la plus haute singularité à partir de la plus intime communauté. Je crois pour ma part qu'ils *pourront* le vivre. En vivant l'idéal, ils éprouveront le sens de la vie – le libre développement et la libre création de la personnalité – et le sens de l'univers – l'unité infinie du devenir. Car « la solitude est finitude et limitation, la communauté est liberté et infinité[4] ». L'individu retrouve ainsi, sous une forme humaine et à un degré ultérieur de développement, la nature au sein de laquelle, enfant, il avait joué sans pensées, mais le cœur rempli d'une joie pure, et dont il s'était éloigné pour accéder à la conscience de *lui-même* ; et cela de telle sorte que la nature lui permette enfin de réaliser son être le plus singulier.

Mais l'espèce humaine aussi passe par la même évolution conduisant de la communauté à

4. *N.d.t.* Ludwig Feuerbach, *Principes de la philosophie de l'avenir* (1843), § 60.

la communauté. Et nous serons obligés d'en tenir compte quand nous chercherons à répondre à la question : quelle attitude doit adopter la « Nouvelle Communauté » à l'égard de la société actuelle qui, précisément, est issue d'une communauté ?

Dans un célèbre ouvrage de sociologie, la communauté « dont le régulateur était à l'origine l'instinct naturel » est considérée comme pré-sociale par essence, tandis que « la société qui règle la vie en commun par une convention *extérieure*, d'ailleurs rudimentaire, est un état *social* véritable[5] ». Tout cela ne sont que des mots ; mais lorsqu'on adhère à ce langage, on devient, alors, dans cette perspective, parfaitement anti-social. Dans un autre ouvrage, on peut lire que « la vie sociale est une vie d'hommes en commun à règles extérieures[6] ». Ceux qui nous comprennent, ressentiront tout ce qui sépare cette prétendue « vie sociale » de *notre* vie à nous. Nous ne recherchons pas une réglementation extérieure, mais un façonnement intérieur. On ne saurait plaquer de l'extérieur, sur des groupes d'hommes vivants, la forme d'une vie humaine commune ; il faut que,

5. *N.d.t.* Ludwig Stein, *La question sociale au point de vue philosophique* (1897), Paris : Félix Alcan, 1900, p. 64.

6. Rudolf Stammler, *Wirtschaft und Recht*, Leipzig, 1896, p. 7. [*N.d.t.* Voir L. Stein, *op. cit.*, p. 64.]

à tout moment et en tout lieu, elle naisse de l'intérieur. Ce n'est que lorsque le rythme jubilatoire de la vie a vaincu la règle, ce n'est que lorsque la loi interne de la vie, qui toujours s'écoule et toujours se reforme, s'est substituée à la morte convention, que l'humanité est libérée de la contrainte du vide et du faux ; et ce n'est qu'à ce stade qu'elle aura trouvé la vérité, car « seul ce qui est fécond est vrai ». La « Nouvelle Communauté » entend préparer la voie à cette vérité en prenant plaisir à l'action.

C'est précisément parce qu'elle veut œuvrer en ce sens, c'est précisément parce ce qu'elle veut *vivre par anticipation* des formes nouvelles de vie d'hommes en commun, qu'elle réfute, par l'immédiateté de ses actes, cette théorie selon laquelle la communauté serait par nature pré-sociale. De notre communauté, on peut dire qu'elle est plutôt *post-sociale* ; car elle se situe au-delà de la société et de ses normes ; elle se place sur un tout autre terrain. Elle n'entend pas réformer ; pour elle, il s'agit bien plutôt de transformer. Mais, là encore, elle ne veut pas le faire en exerçant quelque action sur les choses existantes ; car elle veut *vivre*. On nous a suffisamment ressassé qu'il fallait renverser avant de construire. Désormais, nous avons pris conscience que cette thèse était fausse dans son essence la plus profonde. Il y a encore assez de place sur la terre pour bâtir de

nouveaux foyers et de nouveaux sanctuaires. Nous ne voulons pas établir notre monde dans le tourbillon des villes où, pour construire de nouvelles maisons, il faut commencer par démolir les vieux débris ; c'est loin de tout cela que nous voulons aller, nous voulons trouver une terre ferme et vierge dans l'immobile pays en attente, de sorte que s'élèvent, tout autour de notre maison, le libre amour de la luxuriante nature et l'odeur nourrissante de la glèbe humide et juteuse. C'est *là* que nous pouvons construire sans être préalablement obligés de renverser les choses, avec la profonde et tranquille conviction que, tant qu'il y aura des hommes qui ont la volonté de construire, il existera toujours un espace libre pour la construction – quel que soit le moyen par lequel cet espace sera rendu libre. Donc notre communauté ne *veut* pas de révolution ; elle *est* la révolution. Mais elle a surmonté le vieux sens négatif de la révolution ; pour nous la révolution, ce n'est pas renverser de vieilles choses, c'est vivre de nouvelles choses. Ce n'est pas l'esprit de destruction qui nous anime, mais un enthousiasme créateur. Ce qui fait le caractère de notre révolution, c'est que, en petit groupe, dans une pure communauté, nous fassions naître une vie nouvelle. Une vie dans laquelle la force créatrice brille et vibre d'une manière si intense que la vie elle-même devienne une œuvre d'art qui, plus

qu'aucune autre auparavant, rayonne par sa forme, frappe par son harmonie victorieuse, regorge d'une douce et magique puissance : un art nouveau qui engendre le tout à partir du tout et qui, chaque jour, offre des célébrations de fêtes divines[7]. Dans cette vie nouvelle, les hommes qui étaient devenus de simples organes en raison de la spécialisation du travail dans la société actuelle, à qui on assignait une fonction étroitement délimitée dans laquelle ils devaient s'absorber tout entier pour pouvoir vivre, redeviennent des hommes qui peuvent donner libre cours à leur inspiration créatrice ; des hommes qui sont portés les uns vers les autres, non pas parce que, comme jusqu'à présent, la spécialisation les rend dépendants les uns des autres, mais pour des raisons qui tiennent à l'amour, à la nostalgie de la communauté, à la prodigue vertu. Dans cette vie nouvelle, les hommes qui, dans la société contemporaine, étaient insérés dans un monstrueux mécanisme utilitaire, de telle sorte que leur capacité de libre création s'atrophiait sous le joug de l'utilité, sont élevés à la hauteur d'un ordre de choses tout différent, dans lequel le principe créateur, libérant leurs forces jusque-là

7. Le manuscrit comporte une version supprimée de ce passage : « et donc que notre vie nouvelle soit imprégnée de religion. »

enchaînées, règne à la place du principe de l'utilité. Dans cette vie nouvelle, on verra renaître sous une forme nouvelle, plus haute et plus pure, non seulement la « communauté à plusieurs » (*Vielgemeinschaft*) mais encore, au sein de celle-ci et grâce à elle, la « communauté à deux » (*Zweigemeinschaft*) ; et la solitude des heures les plus silencieuses de contemplation et de travail prendra aussi une couleur plus riche. Chaque homme vivra simultanément en lui-même et dans les autres.

Ainsi, l'humanité, après être sortie d'une communauté primitive morne et sans beauté et avoir passé par l'esclavage grandissant de la « société », va aboutir à une nouvelle communauté qui ne sera plus fondée, comme la précédente, sur la parenté de sang (*Blutsverwandtschaft*), mais sur les affinités électives (*Wahlverwandtschaft*) ; ce n'est que dans cette communauté que le vieux rêve éternellement rajeuni peut se réaliser et que l'unité vitale instinctive des hommes primordiaux, qui a été si longtemps fragmentée et dispersée, peut revenir sous des formes nouvelles, à un niveau plus élevé et dans la lumière d'une conscience créatrice. Et cela de telle sorte qu'une nouvelle communauté se constitue entre les hommes et dans l'homme individuel.

Communauté
Paroles pour les temps actuels
[1919]

> « Et puisque la culture tout entière s'est transformée en une civilisation dominée par la société marchande et l'État, la culture même, sous cette forme transformée, cesse d'exister ; à moins que les germes primitifs et disséminés de la communauté restant vivants, son être et ses idées soient à nouveau entretenus et qu'une culture nouvelle s'épanouisse discrètement au milieu de celle qui sombre. » Ferdinand Tönnies, *Communauté et société*
>
> « Le socialisme est un renversement ; le socialisme est un recommencement ; le socialisme est une reconnexion à la nature, une réinjection d'esprit, une reconquête de la relation… Les socialistes veulent se réunir à nouveau en communautés. » Gustav Landauer, *Appel au socialisme.*
>
> « Il n'y a qu'un seul et unique remède : l'évolution religieuse de l'âme humaine. » Tolstoï, *Journal intime*, 21 mars 1898.

Selon les idées les plus avancées de la sociologie moderne, considérée comme auto-compréhension